

**Lettres québécoises**  
La revue de l'actualité littéraire



**Pour traverser la nuit**

Louise Dupré, *Une écharde sous ton ongle*, Montréal, le Noroît, 2004, 104 p.

Mona Latif-Ghattas, *Le livre ailé. Traversées poétiques*, Laval, Trois, 2004, 96 p.

Anne Peyrouse, *Humour et poésie. 30 poètes québécois*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2004, 168 p.

Jocelyne Felx

Number 116, Winter 2004

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/36997ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Felx, J. (2004). Review of [Pour traverser la nuit / Louise Dupré, *Une écharde sous ton ongle*, Montréal, le Noroît, 2004, 104 p. / Mona Latif-Ghattas, *Le livre ailé. Traversées poétiques*, Laval, Trois, 2004, 96 p. / Anne Peyrouse, *Humour et poésie. 30 poètes québécois*, Trois-Rivières, Écrits des Forges, 2004, 168 p.] *Lettres québécoises*, (116), 37–38.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 2004

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

**érudit**

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

# Pour traverser la nuit

*Le temps authentique n'est pas une extase.*

P O É S I E | JOCELYNE FELX

**F**AIRE SORTIR L'ÂME HUMAINE DE SES GONDS, la plonger dans le ravissement ou la terreur pour qu'elle s'échappe comme par enchantement de toutes les petites misères de son malaise, est contraire à l'art poétique de Louise Dupré. C'est une femme parvenue à maturité, dans la force de l'âge, et portant un regard lucide sur elle-même, sur la vie et sur le monde, qui s'exprime dans *Une écharde sous ton ongle*; une femme éprouvant la vérité nue de sa condition. Dans ce livre, Dupré tente de recréer l'authentique que nous avons perdu par un effort contraire à la passion, c'est-à-dire par une mise en ordre, une purification et un retour à la sobriété du langage. Aux antipodes de cette vision, Mona Latif-Ghattas, en tentant désespérément de transfigurer la réalité tyrannique, recherche dans *Le livre ailé* la béatitude ardente, promesse de vie plus vivante. Enfin, Anne Peyrouse, dans *Humour et poésie*, nous rappelle que l'humour est une arme contre ce qui nous désespère et, associé à la poésie, une voie pour apprivoiser ce genre littéraire.

## L'ŒUVRE DU TEMPS

Le but de la poésie de Louise Dupré est de nous révéler un univers complètement absorbé et possédé par l'esprit d'une femme. Depuis *Chambres* (1986) et *Bonheur* (1988), le thème de la fuite du temps se situe au centre de son œuvre. C'est le passage d'un stade de la vie à un autre ou d'un amour qui n'a pas eu le temps de se réaliser pleinement à sa guérison, qui en sont les prétextes. Là où *Une écharde sous ton ongle* tire toute sa force et sa pertinence, c'est bien dans le cheminement délicatement subtil de la pensée d'une femme prête à faire le deuil de « l'allégresse du sang » (p. 17), cette transition hormonale, autre étape, normale, dans la vie de toutes les femmes et qui renvoie à la fragilité nouvelle du corps et à l'inconnu de la mort. Plusieurs signes de ce livre tout comme son plan calculé reflètent ce sentiment de familiarité angoissé avec le mystère de la fin. Empreinte de psychologie, l'affirmation de la vie s'y fait plus humble. Dupré écrit :

*il doit bien y avoir  
une façon d'approcher  
la langue  
sans qu'elle se fracasse  
au moindre mouvement (p. 29)*

La poète tente donc d'exprimer, en termes pudiques, le drame gris de la simple vie et de son dépérissement. Le titre contredit le velouté ou la caresse de la main par l'évocation d'une douleur térébrante. Son adjectif possessif réfère aux *je* et au *tu* de la locutrice ainsi qu'au *tu* adressé au père décédé et à l'amant hospitalisé. La femme, économe, prend la mesure exacte de son monde en s'appuyant sur le visible et sur la relation avec ses proches, sans

rien multiplier des liens et des attaches. Les symboles dupréens dont la main, l'aube, le noir, le blanc, le drap et la chambre, seront ravivés par des fragments réalistes de scènes de vie et d'actualité.



LOUISE DUPRÉ

Si les modernes ont privilégié l'espace au temps, la poésie québécoise actuelle se dit de moins en moins en termes de distance, de lieu et de site. Le thème du temps qui fuit annonce le retour d'anciens schèmes. Dans le livre de Dupré, la fragilité de la vie et la petitesse de l'espace trouvent une résonance dans les strophes qui comptent d'un à trois vers, rappelant cette dernière étape où l'on avance pas à pas, ou par petits bouts, avec une si terrible lenteur. Les sept parties du recueil correspondent à sept mois de l'année, sans ordre chronologique. Les attentats du *World Trade Center* et l'invasion étasunienne en Irak filigrant les propos des mois de septembre et de mars pour lesquels, d'ailleurs, Dupré opte pour les italiques, distinguant le domaine public qui la dépasse du domaine privé. Les mois d'automne dominant et il n'y a qu'un mois d'été et un d'hiver. Le printemps, lié symboliquement à l'aube et à l'enfance, est associé à l'écriture à travers l'image de l'« oisillon perché / sur le bout de [la] langue » (p. 98). L'espoir renvoie ici à l'avenir que donne l'écriture. Le temps devient donc par l'intermédiaire de l'inédit une nouvelle naissance. Voilà la victoire de celle pour

qui « chaque poème est un automne / de plus (p. 87), et qui sait que l'aube se lèvera un jour prochain sans elle. La terre qui tourne est, en somme, la plus forte.



Enfin, la vieillesse, chez Dupré, depuis *Chambres*, c'est aussi la perte de l'optimisme qui lui a forgé cette tendre et discrète prédilection pour les vérités amères. Pourtant, dans les structures fortement charpentées de ses livres, la mort trouve toujours l'occasion de s'extérioriser sans causer les pires dégâts. La « femme // de peu d'espoir » (p. 43) et « de peu d'avenir » (p. 56) cherche à imaginer une grandeur humaine qui n'ait rien de romantique

et qui soit le contraire d'une ardeur exaltée. En captant l'instant imperceptible plutôt que le glorieux instant, Dupré, dans ce beau livre, ne tente-t-elle pas d'éluder nos complaisances tortueuses et de nous plonger dans le rien qui confirme notre impuissance et appelle à plus de respect pour la vie ?



## LE LIVRE-RÊVE

Naïve, rêveuse et idéaliste, pense-t-on de l'auteure à la lecture des premières pages du recueil *Le livre ailé*. Ici en effet, le sublime nous semble frôler le ridicule. Mais ne faut-il pas se méfier des déclarations liminaires qui sont parfois pour les écrivains des armes ou des déguisements? On ne saurait pourtant nier à l'œuvre de Mona Latif-Ghattas un certain platonisme. Or, l'angélisme par lequel elle essaie de transcender la laideur et le mal se trouve toujours d'éclairs de révolte et de phrases fulgurantes. Le livre-rêve est aussi un livre-désespoir. La poésie chez



MONA LATIF-GHATTAS

Latif-Ghattas n'est pas un jeu, mais un acte qui peut la sauver d'un apparent échec selon le monde, voire même racheter la dignité humaine. Comme les trapézistes qui profitent du très bref moment d'apesanteur entre la montée et la descente du trapèze pour effectuer leurs mouvements aériens, elle cherche le moment magique où tout semble possible. *Le livre ailé* n'est donc pas un livre innocent. Si la poète y opère constamment le transfert du réel choquant à l'imaginaire, c'est parce que créer, pour elle, revient à « saisir la vibration du manque avec celle du



bonheur» (p. 72). «Aucune beauté n'est à l'abri de la douleur du manque, c'est le lot du poème», ajoute-t-elle.

Depuis *Entre les fleuves* (1991), nous sommes séduits par cette urgence de vivre double, par la façon si particulière de cette poète, d'origine libanaise, de rendre sensible non pas la souffrance passionnelle, mais la souffrance nue, l'écartèlement entre l'horreur de la vie et l'extase de la vie. C'est l'expression de cette contradiction vécue et insurmontable qui constitue l'essentiel de la tentative de la poète et la grandeur de ses livres. Les auteurs modernes ne font que rarement allusion à des visions fabuleuses, à des jardins paradisiaques, tandis que chez elle les images fleuries et immatérielles travestissent douleurs et déchirements dans le sens de la lutte et du courage humain. Le poème y accomplit la même tâche que jadis la quête initiatique au cœur des grands mythes, où beauté, adversité, tendresse, perte et bonheur marquaient une traversée. La poésie moderne s'attache davantage à décrire la misère, les frustrations ou les absurdités de la condition humaine et ne voit pas en elles un caractère exceptionnel ou anoblissant.

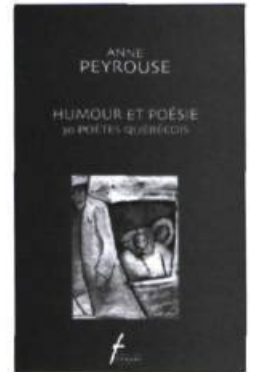
Cette écrivaine fait la preuve qu'il est difficile de nager à contre-courant et de devenir, avec des dons naturels évidents, une grande poète lyrique lorsque toute votre époque tourne le dos au lyrisme. Pour conclure, souhaitons à Mona Latif-Ghattas de trouver un correcteur à la hauteur de ses textes poétiques.

## LA VOIE DE L'HUMOUR

Le mécanisme de l'humour est une variété d'intertextualité, aussi est-il fréquent dans la poésie québécoise contemporaine. Nombre de poètes ont cultivé les échos ou les rapprochements à l'époque du féminisme. D'entrée de jeu, il faut savoir gré à Anne Peyrouse d'élargir notre horizon en nous

présentant la poésie québécoise moderne par le biais de l'humour. Choisir, dans des recueils parus au Québec, ce qui lui paraissait digne et capable de provoquer chez le lecteur le choc de la beauté poétique et du rire conjugués ne fut sans doute pas une tâche aisée.

Peyrouse nous livre ici le secret de ce qui l'a amusée et une petite introduction aurait été bienvenue. Cela dit, les textes choisis donnent une idée de la variété d'inspirations et de tons d'œuvres qui appartiennent majoritairement aux dernières années du XX<sup>e</sup> siècle, même si les trente poètes choisis couvrent trois générations, depuis Alphonse Piché jusqu'à Serge Mongrain, en passant par Claude Gauvreau, Paul-Marie Lapointe, Gérald Godin, Yolande Villemaire, Bernard Pozier et Jean-Paul Daoust. Par ailleurs, en limitant ses choix à des maisons d'édition québécoises, Peyrouse ne rend pas justice à l'œuvre de Patrice Desbiens dont les livres les plus importants sont parus aux Éditions Prise de Parole. De même trouve-t-on dans les derniers recueils d'Alphonse Piché, parus aux Écrits des Forges, des vers admirables, mais qui ne valent pas sur le plan de l'humour plusieurs passages savoureux de *Ballades de la petite extrace*, paru en 1946, aux Éditions Fernand Pilon, et réédité à l'Hexagone, en 1976, dans une importante rétrospective. Par ailleurs, un peu plus de parcimonie dans les extraits cités de certains poètes aurait été préférable, la lecture devenant fastidieuse par la répétition des procédés. De plus, cela aurait permis d'insérer quelques pages, par exemple, de Maurice Soudeyns, de Carle Coppens, de Martin Gagnon, etc. Mais quel plaisir de lire Pierre Chatillon, Simone Murray, Alexis Lefrançois et la plupart de ces textes qui font sourire et penser.



## À lire cet automne chez TROIS

### Ambroise bric-à-brac

Francine Allard  
jeunesse

### Chants pour une lune qui dort

Christiane Lahaie  
récit

### De Jonassaint, avec amour

Jean Jonassaint  
poésie

### La nuit tortue

Maryse Pellerin  
théâtre